

En revenant d'Ottawa, j'ai constaté que plus on gagne l'est, moins il y a de fleurs, moins il y a de beaux jardins potagers, plus on voit, autour des bâtiments de ferme, des amas de fumier inutilisé, des voitures et des instruments aratoires laissés à pourrir au soleil et à la pluie, des débris de toute sorte.

L'homme de nos campagnes — le grand nombre, hélas! — se plaint toujours d'un marasme général, mais il laisse, par incurie ou paresse, son bien se dissiper par cent coula-ges.

Sa terre s'appauvrit et il ne la nourrit pas des engrais qui s'évaporent et constituent, de par le vent, une malpropreté de plus ; quand il veut manger des légumes, il lui faut les faire venir de la ville, la culture potagère se pratiquant de moins en moins ; les voitures et les instruments de son travail lui coûtent trois fois trop cher parce qu'il n'en prend pas soin ; il ne récolte pas les fruits et il y a des paroisses où l'on ne trouvera bientôt plus une seule fraise, une seule pomme. Je sais de quoi je parle.

On cultive surtout le foin, parce que ça demande peu de travail. On compte sur les fromageries, mais, ô ironie ! en hiver, on nourrit au hasard ses vaches laitières...

Oh ! comme avec de l'industrie, de l'amour du travail et à peu de frais on peut s'assurer du confort et du profit à la campagne...

Je sais des personnes qui amenées à vivre dans un village, par leur profession, tirent un parti admirable du lopin de terre attendant à leur maison. Et pourtant ces personnes ne s'entendaient guère à la culture potagère. Elles ont dû tâtonner, procéder par expériences.

Qu'importe ! Avec de l'intelligence, de la volonté, du jugement et l'esprit de travail, elles en sont arrivées à avoir des jardins beaux, bons, payants, des "carrés" de légumes et de fleurs qui font l'admiration des touristes qu'emporte "la bête de feu sur le ruban d'acier" et qui excitent la jalousie des habitants, — sans toutefois les atteindre assez au vif pour les pousser à en faire autant.

Dans notre pays, ce n'est pas de bras que manque l'agriculture, mais c'est de ce qui part du cœur et de l'intelligence et fait mouvoir ces bras dans la bonne direction.



Heureux de fuir l'infeste ville
On se dépêche, vite on file.
Quel bonheur d'aller humer l'air !
Et l'on monte en chemin de fer.

Le train qui m'amena à Ottawa était surchargé de gens allant passer quelque temps sur les bords de la rivière Ottawa ; celui du retour l'était guère moins. La rive sud, comme toujours, paraît plus achalandée. L'autre est pourtant plus belle... mais elle a en moins les hôtels, les pensions, les attrait dus à l'industrie de l'homme, et en plus les moustiques.

La rive sud se met en frais pour attirer les citadins ; la rive nord semble toujours dire comme dans la chanson :

Viens, ne viens pas,
Fouchtri, fouchtra !

L'académicien Hervieu s'est livré, un jour, à toute une investigation philosophico-scientifique (ô les grands mots !) sur le besoin d'aller en villégiature.

Vous pensiez, très honnêtement, qu'on va à la campagne pour changer d'air, pour voir du vert, pour ôter son frac et son faux col, pour mieux apprécier sa belle-mère en ne la voyant pas pendant quelque temps, enfin pour un million de raisons simplettes comme une allumette.

Or, sachez que M. Hervieu y voit bien autre chose. Ainsi on s'éloigne de la ville parce qu'il persiste en nous un reste de sauvagerie ; parce que l'homme ne peut s'habituer encore à vivre dans ces cages qu'on décore du nom de maisons. Je cite : "Un naturaliste a jadis noté qu'un oiseau de passage, gardé en cage et placé dans une température constante, éprouve cependant, à l'époque de la migration, une agitation qui souvent se termine par la mort, si on ne lui rend pas sa liberté..."

D'ARGENSON.

